PQ
2149
.A1E7

THE LIBRARY OF CONGRESS
1800

Class PQ2149
Book .A1E7

YUDIN COLLECTION

UNE

ESCAPADE,

BLUETTE EN UN ACTE.

TIRÉE D'UNE NOUVELLE DE QUATRELLES.

SE VEND AU PROFIT DE LA SOCIÉTÉ DE SECOURS AUX BLESSÉS.

ST-PÉTERSBOURG.
Imprimerie Trenké & Fusnot (Maximilianovsky pér., 15).
1874.

[illegible]

3378.

785
1147

UNE

ESCAPADE,

BLUETTE EN UN ACTE.

TIRÉE D'UNE NOUVELLE DE QUATRELLES.

ST-PÉTERSBOURG.
Imprimerie Trenké & Fusnot (Maximilianovsky pér., 15).
1874.

PQ2149
.A1E7

Permis par la censure. St-Pétersbourg 15 mars 1874.

104837
'08

YUDIN

PERSONNAGES.

Le comte Barsoff.

Basile Nomoff.

La comtesse Barsoff.

St-Pétersbourg, de nos jours.

UNE ESCAPADE.

Un salon de garçon élégamment meublé. A gauche une table avec tout ce qu'il faut pour écrire. A droite une chaise longue. Plusieurs fauteuils et chaises, quelques guéridons. Une cheminée. Trois portes. Lampes et candélabres.

SCÈNE Ire.

NOMOFF, seul, écrivant.

« Madame, un des plus beaux moments de la « vie d'un homme est celui où il attend la femme qu'il « aime ».. (parlé) Très-bien ; mais après un exorde semblable, comment en arriverai-je à lui dire, qu'elle ne vienne pas ; le détour est un peu long ! (écrivant) « Madame, avant de franchir le seuil de l'amour, ne « doit-on pas prêter l'oreille à la douce voix de l'a- « mitié ? »... (parlé). Dieu ! que c'est bête et où allai-je prendre des absurdités pareilles ?... (écrivant) « Ma- « dame, il y a trois ans que je vous vis pour la pre- « mière fois »... (parlé) Bon ! Voilà que je remonte à

l'histoire ancienne ; autant vaudrait commencer tout de suite par le déluge ! Ce n'est pas ça non plus. (écrivant) « Madame » (parlé) Mais c'est que c'est diablement difficile, que d'écrire de ces choses-là, et surtout à une femme qui . . . vous aime. Car enfin, j'ai beau me poser le pourquoi, si elle a cédé, c'est qu'elle m'aime ! Si elle va venir chez moi, c'est qu'elle a été touchée . . . tranchons le mot . . . c'est qu'elle n'a pas pu résister à cet amour, qui a tenu bon contre trois années d'épreuve .... trois années, pendant lesquelles j'ai dû me borner à une adoration contemplative, qu'on peut taxer de niaiserie peut-être, mais qui n'en a pas moins abouti. La vie, telle qu'elle s'est faite pour moi, cette vie de petits soins empressés, cette cour assidue dont l'acte le plus osé est un baiser, dont je gante la petite main, que l'on m'abandonne... ces causeries en tête-à-tête, mais où elle trouve toujours moyen de ne pas me laisser prononcer ce mot d'amour, que j'ébauche si courageusement dans le silence de mon chez moi et qui meurt de témérité rentrée, chaque fois, que je suis près d'elle . . . . tout cela ne constitue-t-il pas le bonheur ? bonheur relatif, existence purement d'habitude, il faut en convenir, mais qui, pour moi, a un charme infini. Et, c'est au beau milieu même de cette vie, si dénuée d'émotions fé-

briles, de tempêtes, d'appréhensions, de craintes, que cette femme vient me dire: « Basile, m'aimez-« vous? » — « Ah! madame.... — « M'aimez-vous? « Si vous m'aimez, attendez-moi ce soir chez vous...» Ce soir... chez moi... c'était bien ça, j'avais bien entendu!... J'étais ahuri! Une houle sur la surface si cristalline d'une mer si calme, si belle à voir! J'allais lui parler devoir, serment, fidélité.... j'ai voulu l'arrêter au bord de cette pente, où je la voyais prête à faire le premier pas.... « Ce soir,» répéta-t-elle, « chez vous! » Et elle va venir. Est-ce bien, Basile, ce que vous faites là? Avez-vous fait tout ce que vous ordonnait votre conscience vis-à-vis de la femme d'un homme, dont vous êtes l'ami? N'avez-vous pas à vous reprocher cette adoration contemplative, que vous avez eu tort d'exagérer et qui a fini par vaincre une fermeté de trois ans?... Car, enfin, il n'y a pas à se le dissimuler, elle m'aime! Ce n'est pas ma faute, si elle n'a pas eu la force de résister! L'amitié, certes, me trace la voie, qu'il me faudrait suivre, mais Pylade même n'aurait pas eu le courage de briser le cœur de la femme d'Oreste! Le sort en est jeté!.... Et d'ailleurs, ce n'est pas la première fois, qu'elle vient ici. Sous prétexte.... car je le vois clairement aujourd'hui, ce n'était alors qu'un prétexte....

sous prétexte de visiter mon réduit, elle a accepté un modeste déjeuner ici, chez moi. Il est vrai, que c'était en ... triangle: elle, moi et ... le comte Michel. Oui, mais lui, il s'est abstenu de venir... L'a-t-il fait de son propre mouvement, ou bien n'y a-t-il été amené que par elle? Michel se donne bien les airs de me considérer comme une chose sans conséquence, mais Michel, c'est un mari, et les maris, c'est comme les pions aux échecs, qui ne prennent que de côté. Enfin, nous verrons... Enigme ce matin, ma position n'en sera plus une ce soir. (Sonnette) Ah! c'est elle! (Il se dirige vers la porte d'entrée.)

SCÈNE 2e.

NOMOFF, LE COMTE.

LE COMTE.

Mon ami, j'ai un service à te demander.

NOMOFF (un peu décontenancé.).

Un service? Parle. De quoi s'agit-il?

LE COMTE.

Oh! je n'y vais pas par quatre chemins avec toi. Notre vieille amitié m'en donne le droit, et je serai

d'autant plus laconique, que je n'ai guère le temps d'y mettre des gants et d'entrer dans les détails.

NOMOFF.

Explique-toi, mon cher comte, et trève aux demi-mots.

LE COMTE.

Oh ! tu n'as pas besoin de prendre ton grattoir, et c'est moi-même qui vais commencer par te déclarer, qu'au fond de ce que j'ai à te dire, il y a, comme tu l'as déjà d'ailleurs deviné, une femme....

NOMOFF.

Une femme? (à part) Se douterait-il de quelque chose ?

LE COMTE.

Oui, mon ami, une femme..., mais, de plus — et ceci complique un peu la situation — il y a un mari.

NOMOFF (à part).

Il sait tout (haut). Certainement, c'est une complication, mais qui pourtant ne présente rien de bien neuf.

LE COMTE.

Aussi, ai-je dit: un peu. Un mari, vois-tu, mon ami, ce n'est pas ce qu'il y a de plus gênant — bien

au contraire! C'est même indispensable, cela meuble bien; c'est commode, nécessaire, secrétaire, quelquefois même paravent... tout ce que tu voudras enfin... Il va sans dire, que, quant à cela, j'entends parler des autres, car moi, c'est autre chose, je fais exception... D'ailleurs, ma femme est un ange.

NOMOFF (à part).

Je respire! Tous les mêmes. (haut) C'est bien entendu.

LE COMTE.

Donc, il y a un mari... et quoique c'en soit un... de l'ancienne manière, primitif, oh! mais, tout ce qu'il y a de plus primitif, on n'en est pas moins forcé avec lui à des ménagements... Le mystère, d'abord, est indispensable, et c'est précisément en cela, que tu peux me rendre un service signalé... un de ces services, que je n'oublierai pas, dussé-je vivre cent ans... Comme de raison, à charge de revanche.

NOMOFF.

Voyons, Michel, explique-toi, tu as promis d'être laconique et tu perds un temps précieux à te prélasser dans un embrouillamini de lieux communs.

LE COMTE.

Tu es bon, toi, d'appeler cela des lieux communs; mais, pas du tout, mon cher, ce sont des principes, des bases fondamentales, des points de départ...

NOMOFF.

Oui, mais de ceux, où il y a bifurcation.

LE COMTE.

Je viens au fait. Tu sais, ou peut-être tu ne sais pas, que je fais un bout de cour à la princesse Rissoff.

NOMOFF.

Pardi, si je le sais! Je ne suis, ni sourd, ni aveugle. A en croire les bonnes langues, tu es même au mieux avec elle.

LE COMTE.

Au mieux, non, mais à l'assez bien. Il y a deux ans, que cela dure... en tout bien tout honneur, comme tu le penses bien, car j'aime trop ma femme,

NOMOFF.

Pour ne lui être infidèle qu'en théorie.

LE COMTE.

Certainement. Or donc, voici tantôt vingt-quatre mois, que je fais le métier de patito; visites journalières, causeries où se glisse furtivement le demi-mot, entrevues, qui n'ont que l'air d'être des rendez-vous, sans en avoir la chanson, existence émaillée d'un nombre incalculable de bouquets et de boîtes de bonbons, un mari plus que facile...

NOMOFF.

Encourageant.

LE COMTE.

Oh! quant à cela, je te réponds, qu'il est le seul de sa force. Eh bien, mon ami, le croirais-tu, j'en suis aujourd'hui au même point qu'à mon début.

NOMOFF.

Si je le crois? Mais, certainement, j'en sais quelque chose... par ma propre expérience.

LE COMTE.

Comment, toi aussi? Pauvre ami! Mais, pourquoi donc ne m'en avoir jamais dit un mot?

NOMOFF.

C'est que ce sont de ces choses, que l'on aime mieux garder pour soi, sans même chercher à les laisser deviner.

LE COMTE.

Eh bien! moi, je suis, paraît-il, fait autrement... et la preuve — c'est la confidence que je viens de te faire.

NOMOFF.

Oui, mais toi, tu me l'as déjà dit, tu fais exception... D'ailleurs, n'as-tu pas un service à me demander? C'est bien le moins que tu puisses faire, que de me payer par un peu de franchise. Voyons, viens-en au fait.

LE COMTE.

Volontiers, d'autant plus que le temps presse. Voici de quoi il s'agit. Je te disais donc que j'étais à filer cette existence platonique, à laquelle d'ailleurs, par la force de l'habitude, je me laisse aller très-complaisamment, je te le jure, je m'étais fait à cette...

NOMOFF.

A cette note. Je connais ça.

LE COMTE.

Ah! bah!.. Lorsque, subitement... c'était hier... Voilà-t-il pas que la Princesse — j'étais dans sa loge, aux Italiens — me dit: «Comte Michel, vous m'aimez? — «Madame, mon dévouement...»—«Oui ou non», reprit-elle, «si vous m'aimez, venez me prendre demain, chez moi; je serai prête et vous me mènerez là, où nous n'aurons pas à redouter les regards des indiscrets.» Conçois-tu cela?

NOMOFF.

C'est étrange, je l'avoue; mais, enfin, cela peut arriver.

LE COMTE.

J'allais répondre; je crois même que j'étais sur le point de chercher à combattre son idée. Malheureusement, cet imbécile de Paul entra dans la loge, et force me fut de rengaîner toutes les belles choses, qui m'étaient venues en tête. D'ailleurs, la Princesse, pauvre femme, était allée trop loin; elle était trop émotionnée, trop agitée, pour qu'il m'eût été possible, sans la froisser, de la faire revenir sur son projet. Vois-tu visiblement, elle...

NOMOFF.

Elle t'aime.

LE COMTE.

Tu crois? Eh bien, là franchement, j'ai eu la même idée... Avec un mari, qui est tout à ses chevaux...

NOMOFF.

Et un soupirant pétri de petits soins...

LE COMTE.

Les petits soins ont distancé les chevaux.

NOMOFF.

Il n'y avait pas à balancer.

LE COMTE.

Aussi... a-t-elle cédé. Je ne te dirai pas, que j'en sois satisfait, car, enfin, tu le sens bien... les remords, la voix de la conscience, le spectre des devoirs conjugaux — tout cela me travaille. Mais, il n'y a rien à y faire, impossible de reculer... Ce matin, je suis allé chez la princesse; j'avais préparé des arguments, qui l'auraient con-

vaincue, je m'étais armé de pied en cap... j'aurais été éloquent, persuasif... mais toutes mes belles intentions sont venues se heurter et se briser contre une porte close... J'ai voulu lui écrire... mais je n'y suis pas parvenu... impossible de tourner une situation semblable...

NOMOFF.

Et puis, règle générale, il ne faut jamais écrire; ainsi que l'a dit un homme d'esprit, si les actes sont des mâles et les paroles des femelles, les écrits sont des deux sexes.

LE COMTE.

Il m'a donc fallu y renoncer... En attendant, l'heure a marché, et me voici arrivé à celle, où je dois aller prendre la princesse... Au dernier moment, encore une complication.

NOMOFF.

Quoi donc?

LE COMTE.

Je ne savais, comment expliquer à ma femme une absence, qui selon toute probabilité se prolongera au-delà de l'heure réglementaire; j'étais à me

creuser la tête, pour trouver quoi lui dire. Le club?... c'est bien usé; une visite à rendre à Tsarskoé Sélo?... difficile à y croire, et puis, il y a des trains, même passé minuit; des devoirs de service...

NOMOFF.

Un comité quelconque. Il y en a tant.

LE COMTE.

Oui, mais les femmes en sont. Fort heureusement, c'est la mienne elle-même, qui est venue à mon aide. «Je vais ce soir chez ma tante», me dit-elle, «et comme elle est malade, j'y resterai probablement la nuit.»

NOMOFF.

Ah! elle va ce soir chez sa tante? Elle te l'a dit elle-même?

LE COMTE.

Certainement... Elle avait même l'air d'être inquiète. Qu'y a-t-il là d'étonnant?

NOMOFF.

Rien, mon ami, absolument rien. Je dis, comme toi, que c'est on ne peut plus heureux.

LE COMTE.

Tu sens bien que si toute autre femme que la mienne, eût dit pareille chose en ma présence, j'aurais bien su à quoi m'en tenir... car, enfin, une tante malade... nous savons bien ce que cela veut dire... c'est notre club à nous...

NOMOFF.

Vieux truc, mais qui pourtant réussit toujours. Oh! les grands parents, vois-tu, c'est on ne peut plus commode et, de plus, très-bien porté.

LE COMTE.

Oui, mais les grands parents, c'est comme les bijoux; on ne porte que ceux, qui sont très-anciens; ceux, qui ne sont que vieux et démodés, on les relègue au fond de son tiroir. Mais revenons à nos moutons. Le service que je viens te demander est fort simple. Je t'ai déjà dit, que je dois aller prendre la princesse et qu'elle m'a laissé le choix du lieu, où nous devons aller. Tu conçois bien, que je ne puis pourtant pas lui proposer de la mener chez Borel ou bien chez Dusaux! Une femme qui n'y est jamais allée! J'ai donc pensé à toi, cher ami, et je me suis dit, que tu ne ferais pas de diffi-

cultés... pour déguerpir de chez toi immédiatement et pour n'y rentrer que demain... pas trop tôt. Tu renverrais tous tes domestiques, en leur donnant congé pour vingt-quatre heures, ce dont ils ne seraient nullement fâchés, et tu me confierais la clef de ton appartement. Que dis-tu de ma petite combinaison?

NOMOFF (à part).

En voilà bien d'une autre! (haut) Je dis, mon cher ami... je dis que je la trouve admirable... A mon point de vue, tu es splendide... on ne dirait pas que tu es un mari... et ton petit plan, quoiqu'il pèche un peu par le rebattu, n'en est pas moins tracé de main de maître... Je dirai plus: une partie de ton programme est même déjà mise à exécution; mes domestiques ont leur congé jusqu'à demain, et je te réponds qu'ils ne se le sont pas fait dire deux fois...

LE COMTE.

Vrai! mais alors, cela se trouve admirablement, c'est parfait.

NOMOFF.

Eh bien! non, mon ami, ce n'est pas du tout parfait, car c'est là précisément qu'est le mais...

LE COMTE.

Comment, il y a un mais! Pourquoi donc? Je n'y suis plus du tout.

NOMOFF.

C'est pourtant bien simple. Si tu as besoin de mon appartement, pour y venir avec une femme, moi, cher ami, de mon côté, j'en ai besoin, pour y être seul... entendons-nous, seul... jusqu'à un certain point...

LE COMTE.

Et ce certain point est une femme, que tu attends, qui va venir.

NOMOFF.

Oui, mon ami, tu l'as deviné.

LE COMTE.

Ce n'était guère malin, conviens-en... Mais, comme cela se trouve! Bien étrange, le hasard!

NOMOFF.

Oh! quant à cela, il y en a de bien autrement bizarres... surtout si l'on va au fond des choses...

LE COMTE.

Ergo, tu ne peux pas me prêter ton appartement?

NOMOFF.

Impossible, mon ami, il y a empêchement majeur. En toute autre circonstance, j'aurais été ton homme, et j'aurais délogé, déguerpi, découché avec jubilation, mais, pour aujourd'hui tu ne m'en voudras pas, n'est-ce pas?

LE COMTE.

Allons donc, pour qui me prends-tu! Mais, voyons... n'y aurait-il pas moyen d'arranger les choses? Ton appartement est grand... si nous partagions? Une délimitation territoriale?

NOMOFF.

Y penses-tu? Ce n'est pas sérieusement, que tu me fais une demande semblable. Songes-y donc... le bruit des voix, et puis, ces dames se connaissent; toutes deux veulent le secret le plus absolu... et nous irions, de gaieté de cœur, les exposer à se surprendre!

LE COMTE.

C'est vrai, tu as raison, il n'y faut pas songer... Je vais chercher fortune ailleurs. Toutefois, je te préviens, que si, dans un petit quart d'heure, je n'ai rien trouvé, je viens de nouveau frapper à ta porte, ne fût-ce que pour m'abriter sous un toit quelconque. Au revoir donc probablement, mais sois tranquille, je serai discret, j'entrerai par l'escalier de service.

NOMOFF.

Soit, mais c'est aussi par cet escalier que tu vas t'en aller; tu entends bien, il faut éviter les rencontres.

LE COMTE.

Evidemment. Heureux coquin, va!

NOMOFF.

Et toi donc! Laisse-moi te montrer le chemin. C'est un vrai labyrinthe!

LE COMTE.

Moins le minotaure...

NOMOFF.

Mais Ariane y est. Dépêchons-nous.

(Ils sortent ensemble, côté droit.)

(La scène reste vide pendant quelques instants; puis arrive la comtesse, qui entre par la porte du dehors; elle est voilée).

SCÈNE IIIe.

LA COMTESSE BARSOFF (seule).

Personne! Et la porte non fermée! Oh! les hommes! Pas le moindre esprit de prévoyance... tout au hasard, à l'aventure! (pendant cela, elle a relevé son voile.) Mais, quand j'y pense, et moi donc? qu'ai-je fait aujourd'hui, si ce n'est de m'être laissée emporter dans les régions de l'imprévu! Ai-je bien le droit de monter en chaire et de prêcher mon semblable? Car, enfin, il n'y a pas à se le dissimuler, ce que j'ai fait aujourd'hui n'a qu'un nom; ce n'est pas seulement un coup de tête, c'est, bel et bien, une grosse escapade. Oui, mais d'un autre côté, ne suis-je pas dans mon droit? N'est-ce pas moi qui suis l'offensée et, dès lors, ne me faut-il pas une réparation? D'homme à homme, ces choses-là se passent fort simplement... on se bat! mais, de femme à homme, surtout quand cet homme est votre mari... oh! c'est un duel d'un autre genre, qu'il nous faut. A titre d'offensée, j'ai le choix des armes... Eh bien, je m'arme d'un amoureux! Oui, mais ces duels-là ne finissent pas toujours par un déjeuner et peuvent quelquefois mener très-loin! Aussi, voyons un peu, récapitulons... Ce matin, mon mari m'a appelée cocodette! Ce sont de ces mots, qui se paient tôt ou

tard... et je n'aime pas les dettes! Je me suis dit, que je m'acquitterais! Basile, cet excellent Basile, s'est trouvé précisément là, sous la main. Je me suis souvenue de son assiduité, de sa persévérance à me faire... la cour, depuis que nous nous connaissons; de cette persévérance, qui ne s'est pas laissée rebuter par trois années de rigueur, trois années, c'est facile à dire, pendant lesquelles, de ma part, pas le moindre encouragement: tout au plus un peu de tolérance... De son côté, jamais un pas au delà des limites du plus profond respect... Mais c'est précisément cela, qui m'a fait me jeter tête baissée dans... ce gouffre! Allons donc, ce n'en est pas même un! Basile a trop bien pris le pli du soupirant à fonds perdus pour en venir subitement à... passer le Rubicon... Et, quant à moi, j'en réponds, ce n'est pas lui, qui me le ferait franchir .. J'ai agi à la légère, inconsidérément... mais, maintenant, le grand air m'a fait du bien... Et, quand j'y pense, mon mari, d'ailleurs, n'avait-il pas raison? A dire vrai, je puis bien me l'avouer à moi-même, ma robe était bien un peu trop décolletée... Les manches... y avait-il des manches?.. non, il n'y en avait pas du tout... rien que des bretelles... et puis, elle était en mousseline couleur de chair agrémentée de velours oreille d'ours... Tout cela, ce sont, comme les appellent les

avocats, des circonstances aggravantes, et mon mari, il faut en convenir, avait pleinement le droit de dire ce qu'il a dit. C'est décidé, je ne mettrai pas cette malencontreuse robe, mais il faudra que mon mari retire son mot. De cette manière, il n'en sera plus question et cette petite bourrasque aura passé d'elle-même... Oui, mais il en restera toujours... mon escapade! Il en restera toujours, que me voilà ici, chez un ami de la maison, il est vrai, mais qui n'en est pas moins un jeune homme, que tout le monde sait être un de mes... fidèles, le plus fidèle de tous... Ah! si l'on allait apprendre, que c'est de mon propre gré, que je suis venue ici, sans y avoir été entraînée et, au bout du compte, sans motif tant soit peu valable!.. C'est ça, qui serait joli! C'est alors, que mes bonnes amies en jaseraient! Oh! décidément, il faut opérer une retraite.... honorable, cela va sans dire...; autrement, je ne manquerais pas de devenir la fable de la ville. Nous avons tant de ces âmes charitables, avides de colporter d'une maison à l'autre des choses, dont elles fabriquent de ces tas de fumier, qui fermentent et sur lesquels poussent des champignons plus ou moins vénéneux... Il faut bien se garder de leur servir de pâture... Ah! mais voilà Basile! j'ai cru qu'il ne viendrait jamais...

SCENE IV.

LA COMTESSE, NOMOFF.

NOMOFF.

Ah! Madame, que d'excuses n'ai-je pas à vous faire.... Il m'a fallu reconduire un ami... qui était venu me voir... et j'ai dû lui montrer le chemin par l'escalier de service.

LA COMTESSE.

Il y a assez longtemps que je suis ici... et, je vous avoue, je commençais à perdre patience.

NOMOFF.

Si je l'avais su, Madame.... Mais je ne vous attendais pas de sitôt....

LA COMTESSE.

« Je ne vous attendais pas » est joli! Et « de sitôt » est splendide. Comment, une femme, dont vous vous dites... l'ami, s'annonce chez vous, et vous ne l'attendiez pas! Vous prétendez avoir, pour cette femme... de l'affection....

NOMOFF.

De l'affection, Madame? un culte, voulez-vous dire...

LA COMTESSE.

Et vous trouvez, qu'elle est venue trop tôt! Tenez, mon ami, c'est plus que de la franchise! Et, si le motif, qui m'a fait venir chez vous, n'était pas un motif sérieux...

NOMOFF.

Ah! Madame, que de grâces n'ai-je pas à vous rendre!

LA COMTESSE.

De grâces? Et pourquoi donc?

NOMOFF.

Mais pour ce que vous me dites, un motif sérieux... suis-je assez heureux!

LA COMTESSE.

Ah! c'est ainsi que vous le prenez.

NOMOFF.

Mais, Madame, j'avais cru comprendre, que vous avez deviné ce que, tant de fois j'ai été sur le

point de vous dire... que vous avez compris, combien est sérieuse cette passion, que jusqu'ici j'ai su refouler au fond du cœur... que vous vous êtes laissée toucher par...

LA COMTESSE.

Pas de déclaration, mon cher M. Basile... trève aux grands mots! Je vous ai dit, que c'est un motif sérieux, qui m'a amenée ici, et je vous le répète... rien de plus sérieux! J'aurais même dû vous dire, une affaire sérieuse...

NOMOFF.

Une affaire, Madame? Et en quoi donc puis-je vous être agréable? Veuillez vous expliquer.

LA COMTESSE.

Volontiers; mais, d'abord, asseyons-nous.

(Elle s'assied.)

NOMOFF (qui est allé prendre une chaise, à part.)

C'est pour le coup, que je ne m'y attendais pas! Pour un verre d'eau froide, ma foi, c'en est un! (haut) A vos ordres, Madame la comtesse; trop heureux de la confiance, dont vous voulez bien m'honorer.

LA COMTESSE.

Cette confiance, mon ami, vous l'avez complètement méritée. N'est-ce pas vous le prouver une fois de plus, que d'être venue ici?

NOMOFF.

Et s'il ne dépend que de moi de la justifier, parlez, Madame, je suis tout oreilles. (à part) Que peut-elle avoir à me demander?

LA COMTESSE (à part).

Que pourrais-je bien lui dire et comment sortir de cette impasse! (haut) Oh! rien ne presse; j'aime mieux vous expliquer l'affaire qui m'amène, à tête reposée. D'ailleurs ce n'est pas précisément de moi qu'il s'agit, mais... d'une de mes amies... qui s'étant laissée aller à une démarche un peu risquée, se trouve dans le plus grand embarras pour trouver un moyen d'en sortir... honorablement.

NOMOFF.

Oh! mais ceci est très-grave, comtesse, et vous aviez raison de traiter de sérieuse l'affaire, à laquelle je dois le bonheur de vous recevoir chez moi.

Je me permettrai seulement d'observer, qu'en matière semblable, les hommes en général sont mauvais conseillers; moi, du moins, pour ma part, je me déclare d'avance bien peu compétent à trouver une solution.

LA COMTESSE.

Ah! voilà bien les hommes! Avant même de savoir de quoi il s'agit, du moment qu'il vous semble qu'il y a complication, vous ne voulez plus en être, vous battez en retraite. Une paille sur votre route — et vous reculez.

NOMOFF.

Oh! Madame, il y a paille et paille. Le cas dont vous avez touché quelques mots, n'est pas de ceux que l'on saute à pieds joints. Vous-même, Madame, ne venez-vous pas de dire, que votre amie se trouve dans le plus grand embarras.

LA COMTESSE.

Ah! voilà le grand mot lâché! Embarras! Voilà ce qui vous effraie, vous autres hommes! Vous voudriez, que la vie coule toujours calme et facile, comme un ruisseau dans une rigole, sans que le moindre obstacle, la moindre difficulté ne vienne en

gêner le cours. Mais, convenez, mon cher monsieur Basile, que c'est là une prétention, pour le moins très-étrange. Songez donc, que les plus grands courants... et, tenez, sans chercher bien loin, notre Néva, par exemple, quoiqu'enchassée dans des murs de granit et n'ayant pas à craindre les éboulements, qui pourraient lui obstruer le passage, la Néva, elle aussi a ses difficultés de libre mouvement... elle a les vents contraires. Eh bien! nous voyons pourtant, qu'elle s'en tire assez honorablement, sans trop en faire pâtir les naïfs, qui s'obstinent à trouver fleuris ses bords non fleuris.

NOMOFF.

Oui, Madame, mais la Néva a son canal de dégagement.

LA COMTESSE.

Eh bien! C'est précisément là, qu'est le mot de l'énigme... Avoir son canal de dégagement! C'est là tout le secret du problème.

NOMOFF.

Peut-être, Madame! Mais, ne le trouve pas qui veut. Il est de ces situations dans la vie, qui, vues de côté, ne paraissent aux yeux des indifférents,

ni compliquées, ni embarrassantes, mais qui, pour ceux qui s'y trouvent, présentent des difficultés presqu'insurmontables. Témoin, le cas où je me trouve... Figurez-vous, Madame...

LA COMTESSE.

Ah! pardon, laissez-moi d'abord vous conter ma petite histoire. N'oubliez pas, que la parole est à moi... je suis la première en date. Vous me direz votre souci après.

NOMOFF.

Rien de plus juste, Madame.

LA COMTESSE.

Je vous disais donc, que j'ai une amie, qui s'est laissée aller à faire une démarche... risquée. Par un enchaînement de différentes circonstances, qu'il est parfaitement inutile de vous détailler, elle a promis un rendez-vous.

NOMOFF.

Qui lui avait été demandé?

LA COMTESSE.

Oui et non. Si l'on peut appeler demande l'expression tacite d'un désir, qui, s'il n'est pas formulé par les lèvres, ne se lit pas moins dans le regard, dans la voix, à chaque pas et journellement... oh! alors, positivement oui, ce rendez-vous a été demandé... Mais, si vous prenez ce mot dans son acception la plus étroite, c'est non; car, de demande, il n'en a pas été faite.

NOMOFF.

Mais alors, Madame, il a dû y avoir une raison bien forte, pour amener votre amie... passez-moi le terme, Madame... à offrir un rendez-vous.

LA COMTESSE.

Oh! ceci serait... trop long à raconter... et d'ailleurs, ne vous l'ai-je pas dit, il est parfaitement inutile de vous détailler les circonstances, les mobiles, qui ont amené mon amie à faire une chose, qui la met actuellement dans le plus grand embarras. Qu'il vous suffise de savoir que c'est dans un moment d'humeur, d'emportement peut-être, que mon amie a accordé ce que du reste elle savait être ardemment désiré... que c'est par suite d'une filia-

tion d'idées, difficile à expliquer et encore plus difficile à comprendre, que, elle, dont le mari est la perle des hommes...

NOMOFF.

Ah! votre amie est mariée?

LA COMTESSE

Oui Et elle porte à son mari plus que de l'attachement... elle l'adore! Jamais entre eux, le moindre petit nuage, toujours la plus parfaite entente cordiale que l'on puisse imaginer, en un mot un bonheur sans mélange, un amour mutuel, que rien n'était venu troubler jusqu'ici. Et c'est dans un moment, où il s'était passé une... chose, qui... à première vue, a semblé à mon amie être un motif suffisamment sérieux, qu'elle a fait la promesse, que vous savez... inconsidérément... mon amie le reconnaît parfaitement... mais, enfin, elle l'a faite... Que voulez-vous? Il y avait, paraît-il, de l'orage dans l'air! Et maintenant, avez-vous compris?

NOMOFF

Pas tout à fait, Madame, mais je crois avoir deviné. (à part) Ce serait pourtant étrange, si j'étais

tombé juste. (haut) N'est-ce pas au théâtre Michel, que ce rendez-vous a été promis ?

LA COMTESSE.

Au théâtre Michel? Et pourquoi donc me demandez-vous cela ?

NOMOFF.

Oh! rien, Madame, une simple indication... topographique.

LA COMTESSE.

Ah! ce n'est qu'une indication que vous désirez avoir! Eh bien! non, je ne vous donnerai même pas celle-là. Ce serait trop vous mettre sur la voie. Ce que je vous ai dit doit vous suffire. Je n'ajouterai, que quelques mots... pour éclairer la position... (à part) Pauvre garçon! comment vais-je lui dire cela? (haut) Il est indispensable, que vous sachiez, que mon amie n'est que modérément portée pour celui, qui l'attend; c'est elle-même qui lui a dit qu'elle viendrait... peut-être, pense-t-il être aimé!... Elle a beaucoup d'amitié pour lui... oh! ceci il peut en être sûr... mais de là à partager les sentiments, qu'il lui porte... il y a loin... Aussi, mon amie regrette-t-elle ce qu'elle a fait et elle en est à

chercher un moyen de sortir honorablement d'une situation, qui, convenez-en, est des plus difficiles. Voyons, mon cher M. Basile, maintenant que, à part les noms, vous savez tout, venez donc à mon aide... je veux dire, à l'aide de mon amie... Donnez-moi une idée... un conseil, si vous l'aimez mieux... Que seriez-vous d'avis qu'elle fasse ?

NOMOFF.

La question, que vous me posez, Madame, est plus que difficile à résoudre, surtout pour moi, qui, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le dire, suis bien peu compétent en matière semblable. Je ne crois pourtant pas me tromper en disant, que dans les circonstances, que vous avez indiquées... si toutefois j'ai bien compris les positions respectives... c'est de l'homme, à qui votre amie s'est confiée, que dépendent la tournure et l'issue plus ou moins heureuses de la situation quelque peu compliquée et embarrassante, où se trouve placée votre amie. Si c'est un homme peu loyal, un de ces fats, qui font parade de leurs succès, un de ces mangeurs de cœurs, qui serait capable de se pavaner d'une chose, qu'il ne manquerait pas de représenter aux yeux du monde comme une bonne fortune de plus à ajouter à ses autres trophées d'amour... oh! alors il ne

restera plus à votre amie qu'à subir les conséquences et à porter la peine de la démarche trop légère, à laquelle elle s'est laissée aller imprudemment. Mais, si c'est un galant homme, il appréciera la position à sa juste valeur, et lui-même, tout le premier, il aidera votre amie à en sortir honorablement.

LA COMTESSE.

Vrai? Vous le croyez? Merci, mon ami, mille fois merci de vos bonnes paroles; vous ne pouvez pas vous figurer le bien qu'elles me font. C'est comme un baume, que vous répandez sur une plaie encore ouverte. Me voilà complètement tranquillisée et libre de ces angoisses, dont je n'avais pu me défendre... Tout cela, ce que j'en dis, c'est, vous le concevez bien, à cause de mon amie. Quel bonheur pour elle, qu'une pareille assurance, surtout quand c'est vous qui me la donnez. Merci, encore une fois merci. Mais, à propos, et votre histoire? Celle que vous alliez me dire, lorsque je vous ai retiré la parole? Il faut que vous me la contiez.

NOMOFF.

Oh! Madame, si vous voulez bien le permettre, ce sera pour une autre fois, d'ailleurs c'est si peu intéressant.

LA COMTESSE.

D'autant plus volontiers, qu'il faut que je vous quitte. J'ai hâte de mettre un terme aux inquiétudes de mon amie. Пожалуйста, Василій Ивановичъ, посмотрите, тутъ ли моя карета?

NOMOFF.

Сейчасъ (il sort par la porte du fond).

SCÈNE Ve.

LA COMTESSE, seule.

Pauvre jeune homme! le voilà tout désespéré! Il n'en reviendra pas! Voir brisée en un seul jour une illusion, dont il s'est bercé pendant si longtemps, voir s'évanouir une fiction qu'il s'est créée... et cela, précisément, au moment, où il pensait avoir atteint son but, car ceci, il n'y a pas à en douter, il pensait l'avoir atteint; ma démarche d'aujourd'hui lui a pleinement donné le droit d'en être convaincu. C'était peu bien de ma part de m'y être laissée emporter; c'était plus mal encore de ne lui apporter que le désappointement! Mais, je ne pouvais pourtant pas faire durer son rêve et le meilleur moyen

de sortir de l'impasse, où je me suis mise, était de lui ouvrir les yeux et d'user à son égard de cette franchise, dont j'ai peut-être trop augmenté la dose, mais qui pourtant n'en a pas moins réagi avec succès. Et maintenant, afin d'éviter toute explication ultérieure, je vais lui laisser un mot d'écrit... la potion calmante après le remède violent. (Elle va à la table à écrire.) Oui, c'est indispensable. Voyons un peu, il y a bien par ici une feuille de papier et de quoi écrire (Elle cherche parmi les feuilles éparses sur la table). Un jeune homme! Ce ne sont pas précisément les fournitures de bureau, qui sont la partie la mieux organisée de son ménage ; pourtant je finirai bien par trouver ce qu'il me faut. Des lettres commencées! Son écriture! Voyons un peu. C'est mal ce que je fais là... mais je ne puis pourtant pas chercher les yeux fermés et, du moment qu'ils sont ouverts, je ne puis pas leur défendre de lire! (Elle lit) «Un des plus beaux moments de la vie d'un homme est celui où il attend la femme qu'il aime», «Il y a trois ans, que je vous vis pour la première fois». «Avant de franchir le seuil de l'amour, ne doit-on pas prêter l'oreille à la douce voix de l'amitié» (parlé). Comment, lui aussi! Il en était à chercher une issue! Oui, c'est bien ça! Mais alors, cela cesse d'être lugubre et triste! Positivement, c'est même très-gai.

Je n'ai plus rien à me reprocher, et, au lieu d'une consolation, c'est une bonne et belle leçon, qu'il me reste à lui donner. Et voyez donc, quel heureux hasard! Si j'avais eu des scrupules, si je m'étais laissée aller à être discrète, je vous demande, un peu, le beau résultat que j'aurais obtenu! Ah! mon Basile, vous cherchiez un sentier de traverse, un biais... Ah! c'est charmant! Je vais vous donner la monnaie de vos billets (Elle écrit à la hâte). Et maintenant, ses autographes; à lui, sous le même pli et le tout bien en vue. Décidément, j'ai bien fait de lire ces chiffons de papier.

(Elle sort vivement par la porte du fond; peu d'instants après rentre Nomoff.)

SCÈNE VIe.

NOMOFF (seul).

Elle est partie! Eh bien, je n'en suis pas fâché! Sainte amitié, tu as gagné la partie! Je suis content de moi... Je le devais à ce pauvre Michel. Oui, mais une autre fois, je ne réponds pas de moi! Et elle aussi... puisqu'elle a fait le premier pas... celui qui coûte, pourquoi ne ferait-elle pas celui qui ne coûte rien? Un pas de plus en avant! Cela vaut-il la peine de s'en préoccuper? Basile, mon ami, rien

n'est perdu ; ce n'est que partie remise. C'est d'autant plus certain, qu'en se mettant en voiture, elle m'a dit qu'elle m'a laissé un petit mot d'écrit. Voyons un peu. Ah! le voilà. Mais, c'est qu'il est passablement gros, ce petit mot! (Il lit) « Cher Monsieur Basile, l'amie au sujet de laquelle je suis venue vous consulter, vous remercie de l'indication que vous lui avez donnée. Le hasard, toutefois, s'est chargé de compléter la leçon. Il a été démontré à mon amie, que pour sortir de la position embarrassante, qui s'était faite pour elle, elle n'avait qu'à passer son bras sous celui d'un ami, tout disposé à prendre la porte de sortie. Dès lors, comme je n'ai plus besoin d'une seconde consultation, ma visite d'aujourd'hui aura été la dernière que je vous aurai faite. Je mets sous ce pli quelques feuillets, que vous avez eu l'imprudence de ne pas déchirer. La curiosité est un vilain défaut, mais, parfois, elle est aussi bonne à quelque chose. Tout cela ne doit nullement nous empêcher de rester bons amis, comme par le passé ». Un congé en règle, bel et bien signé. Oh! les femmes! Toujours plus habiles que nous! (Bruit de pas dans le cabinet) Ah! Voilà maintenant l'autre. Il arrive à propos... je m'en vais lui céder la place. (Il va à la porte de droite, l'ouvre et se trouve face à face avec le comte; tous deux redescendent la scène.)

SCÈNE VIIe.

NOMOFF, LE COMTE.

NOMOFF ET LE COMTE, ensemble.

Comment! Tu es seul? Mais complètement seul! Ah! bah! Et ta belle?

NOMOFF.

Dégringolade, mon cher!

LE COMTE.

Tombé à plat d'un septième ciel!

NOMOFF.

Ah! mon pauvre ami! Que je te plains!

LE COMTE.

Merci, mon ami. Et toi donc, tu n'as pas l'air, non plus, d'un triomphateur.

NOMOFF.

Ah! mon ami, ne m'en parle pas. Mais, j'y pense, à ce compte-là, tu n'as plus besoin de mon appartement.

LE COMTE.

Mais, pas plus que toi, mon cher. Qu'en ferais-je maintenant que je suis seul! Toi-même, mon bon, tu me fais l'effet d'en être assez embarrassé.

NOMOFF.

Oh! pour ça, je t'en réponds... En attendant, à tout cela, il n'y aura que mes domestiques, qui y auront gagné.

LE COMTE.

C'est toujours quelque chose.

NOMOFF.

Oui, mais c'est que ce n'est pas drôle du tout, me voilà forcé de garder ma porte...

LE COMTE.

Et comment cela t'est-il arrivé? Car, enfin, tu attendais une femme. T'aurait-elle fait faux bond?

A-t-elle manqué au rendez-vous? Conte-moi donc un peu cela.

NOMOFF.

Oh! mon ami,... mon histoire est bien simple. Cette dame était venue chez moi pour me consulter au sujet d'une affaire épineuse, qui avait rapport à une de ses amies; celle-ci se trouvait dans une position difficile, dont il lui fallait sortir à tout prix. Aussi, après que j'eus dit mon avis, fourni une idée...

LE COMTE.

Ah! c'est toi qui lui as indiqué le moyen de se tirer d'embarras?

NOMOFF.

Oui, mon ami... tu sembles douter de mes capacités consultatives...

LE COMTE.

Nullement, mon cher, nullement.

NOMOFF.

Ah! c'est que, vois-tu, on a aussi ses petits moyens, ses idées; on n'est pas aussi maladroit, qu'on

en a l'air ! Et puis, entre nous soit dit, le hasard s'est mis de la partie et a complété l'œuvre de l'imaginative. Aussi, après que j'eus dit mon avis, la consultation se trouva close d'elle-même et la dame me quitta.

LE COMTE.

Comment, et c'est tout ?

NOMOFF.

Non, pas tout-à-fait. Pendant que j'étais allé voir si sa voiture était là... car, mes domestiques n'y étant pas, je suis obligé de faire mon service moi-même. . elle m'a écrit une lettre, qu'elle m'a laissée sur la table.

LE COMTE.

Ah ! un mot de merci avant de partir.

NOMOFF.

Oui. Mais, franchement, je m'en serais passé très-facilement. Elle m'y exprime toute sa reconnaissance pour le service, que je lui ai rendu, etc., etc...

LE COMTE.

Oui, ce sont les etc. dont tu te serais passé... Je connais ça.

NOMOFF.

Et toi, mon cher Michel, ton aventure, je ne t'en tiens pas quitte, ne me la narreras-tu pas?

LE COMTE.

Oh! très-volontiers, mon ami. Confidence pour confidence; c'est le moins que je puisse faire pour toi. D'ailleurs, mon histoire est comme la tienne, tout aussi simple, tout aussi peu dramatique et à dénoûment tout aussi peu brillant. Les deux font la paire; nous n'avons rien à nous envier l'un à l'autre.

NOMOFF.

Pauvre ami!

LE COMTE.

Après avoir échoué auprès de toi, quant à la cession territoriale, que j'étais venu te demander, je me rendis chez la princesse. Pas la moindre petite idée ne me venait en tête, quant à l'endroit,

où je lui proposerais d'aller. Mais, l'heure, à laquelle elle m'avait dit de venir, allait sonner; avant tout, il était important d'être exact. La princesse, elle, ne m'a pas fait attendre; à peine arrivée, son suisse vint me dire qu'elle allait descendre et un instant après, elle s'installait dans ma voiture. Je lui dis mon embarras, je hasardai Donon : «Oh! ne vous en préoccupez pas», me dit-elle, «faites-moi faire d'abord un tour de promenade et puis, je verrai.» Nous partîmes; mes trotteurs, tu les connais, allaient comme le vent; Razbégaï surtout semblait avoir des ailes. La princesse gardait le silence, mais on voyait bien, qu'elle était très-émue.

NOMOFF.

Oh! cela se comprend.

LE COMTE.

Les chevaux continuaient leur train d'enfer. Pour gagner du temps, j'avais dit au cocher de faire le grand tour, par les quais. J'espérais toujours, qu'il me pousserait une idée. Rien ne venait. J'avais risqué quelques fleurs de rhétorique insinuatoires .. pas de réponse! La princesse s'en tenait aux lieux communs: «que donne-t-on ce soir à

l'Opéra? êtes-vous allé au bal hier... c'est pourtant bien beau cette nappe de neige éclairée par la lune.» Tout à coup, après un silence de quelques minutes, en passant devant le jardin d'été : «Mon cher comte», me dit-elle, «connaissez-vous Coralie? — La danseuse? — «Oui». — «Celle qui a de si beaux chevaux et de si longues nattes?— Précisément.» — Oui, princesse, je la connais.» — «Est-il vrai, qu'elle est entretenue par... mon mari? — Par le prince? quelle idée, princesse! mais, qui donc a pu s'amuser à inventer une pareille fable? Le protecteur de Coralie... tout le monde le sait... c'est le prince Gabriel, votre cousin.» — «Vrai? Vous en êtes bien sûr? — Sûr et certain.» — Et moi, qui avais soupçonné mon pauvre Boris. Merci, mon cher comte, merci... vous me rendez à la vie. Et maintenant ramenez-moi chez moi et dites au cocher de marcher bon train; vos chevaux n'avancent pas.» — Et à partir de ce moment, elle devint gaie, causante, enjouée... je crois même qu'elle alla jusqu'à trouver des mots. Je m'arrêtai à sa porte, elle descendit, me pria de venir la voir et me tendit la main; j'étais tellement ahuri, que j'oubliai de la lui baiser. Et voilà par quoi finit mon odyssée!... J'avais laissé chez toi mon plaid... je suis venu le prendre... discrètement... par l'escalier de service...

et j'apprends, que, toi aussi, pauvre ami, tu n'as guère eu plus de chance que moi. Oh ! je prends une part bien vive à ta déconfiture... je compatis de cœur à ton fiasco! S'attendre à un succès et en être réduit au rôle d'avocat consultant!

NOMOFF.

Il te sied bien de t'amuser à mes dépens, toi, qui, à tout bien prendre, a eu la part encore moins belle que moi, car, enfin, en définitive, qu'as-tu été, toi?

LE COMTE.

Témoin à décharge... pardi! je le sais bien. Et maintenant, je vais au club.

NOMOFF.

Au vrai?

LE COMTE.

Au vrai, à celui où l'on ne s'amuse pas... Bonsoir, don Juan.

NOMOFF.

Bonsoir, Lovelace.

(le comte sort.)

NOMOFF (resté seul).

Et c'est encore lui, qui se plaint de n'avoir pas de chance! L'ingrat! A quoi tiennent les choses, cependant!

(Rideau).

Deacidified using the Bookkeeper process.
Neutralizing agent: Magnesium Oxide
Treatment Date: Feb. 2008

PreservationTechnologies
A WORLD LEADER IN COLLECTIONS PRESERVATION
111 Thomson Park Drive
Cranberry Township, PA 16066
(724) 779-2111

LIBRARY OF CONGRESS
0 020 894 951 2